L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux—No. 75 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLÉANS,
DIMANCHE MATIN, 5 JUILLET.

DEPECHES
Télégraphiques
TRANSMISES A L'ABEILLE.

Nouvelles Européennes.

ANGLETERRE.

Londres, 4 juillet.—Le prince impérial d'Allemagne et la princesse Victoria, sa femme, sont arrivés à Hyde, île de Wight.

Une révolution a éclaté à Tanger. Aux dernières dates les rebelles s'étaient rendus maîtres des établissements officiels.

Des dépêches de Madrid disent qu'on suppose que les républicains reprendront avec activité les opérations en Navarre, dans une quinzaine de jours.

La garnison de Bilbao ayant été affaiblie par le départ des renforts pour l'armée du Nord, a retiré ses positions avancées en dehors de la ville.

Les lignes abandonnées ont été immédiatement occupées par les Carlistes.

WASHINGTON.

Washington, 4.—Un ouragan. Le vent du Nord s'est fait sentir ce soir. Les toitures de plusieurs maisons ont été enlevées.

Observations Météorologiques.

Washington, 4.—Probabilités pour les Etats du Golfe: Temps généralement couvert et pluie. Vents d'est et du sud. Hausse de température et de baromètre à l'est du fleuve Mississippi.

MOBILE.

Mobile, 4.—A Enterprise, Miss, ce matin, un nègre abominable a été commis sur la personne d'une enfant âgée de cinq ans, fille d'un respectable négusiant, par un nègre nommé Kidd.

Le nègre a été arrêté et mis en prison, mais les citoyens se sont portés à la geôle, en ont fait sortir le nègre, et l'ont pendu à un arbre du voisinage. Il a avoué son crime: on sorte qu'il n'y avait aucun doute sur sa culpabilité. Tous ont dit que c'était juste, et nègres et blancs.

MERIDIEN.

Méridien, Miss., 4.—Un train de voyageurs a déraillé ce matin, près de la gare Edward, sur le chemin de fer de Vicksburg et Méridien. Deux enfants ont été tués et trois personnes dangereusement blessées.

PITTSBURG.

Pittsburg, 4 juillet.—Un feu destructeur s'est déclaré dans l'après-midi à Allegheny City. Un lot et demi de bateaux a été réduit en cendres. Il faisait beaucoup de vent, ce qui a activé les flammes, et empêché les secours. Plus de 100 maisons ont été détruites, et bombre de familles sont sur le pavé. On estime les dommages à environ $200,000. On suppose que le feu a été mis par des enfants qui s'amusaient avec des pétards.

—On lit dans l'*Italie* du 14:

"Une fâcheuse nouvelle vient d'arriver à Rome. M. d'Hérisson, ancien secrétaire de la légation de France à Rome, qui avait été dernièrement tué à la même qualité à Athènes, s'est suicidé à Paris. Il semble que M. d'Hérisson était depuis quelque temps malade; la maladie dont il souffrait avait eu quelque influence sur son faculté mentales. Un de ses amis, un diplomate qui a résidé également à Rome, causant avec lui quelque temps avant sa mort, avait remarqué un certain trouble dans son esprit.

M. d'Hérisson était devenu fantasque, morose: il restait, par exemple, plusieurs jours couché sans qu'on pût le déterminer à quitter le lit. On était loin, cependant, de supposer que cet état de santé aurait un dénoûment aussi tragique. M. d'Hérisson s'est suicidé en se tirant un coup de pistolet dans la tête.

—Nous lisons dans le *Soir* de Paris:

"La commission des marchés s'est réunie le 13 pour entendre la déposition de M. de Bellonet, actuellement ministre de France à Lima, relativement à l'attitude de la légation de France à New-York durant la guerre.

"Cet interrogatoire a confirmé les renseignements que la commission possédait déjà, aussi a-t-elle clôturé les termes de conclusions du rapport de M. le commission d'armement présidée par M. Leccesne.

—LONGUYON (Meurthe-et-Moselle), juin.—La croix de la Légion d'honneur vient d'être donnée à Flahaut.

Flahaut est ce courageux agent de police de Thionville, qui a porté au maréchal Bazaine la fameuse dépêche nouée dans du caoutchouc, dépêche qu'il a dû avaler pour la soustraire aux Allemands.

Flahaut est aujourd'hui un petit mercier de notre bourg, devant péniblement une nombreuse famille.

UNE MESSE DE REQUIEM DE VERDI. Nous lisons dans le *Figaro* du 13 juin:

Hier, à l'Opéra-Comique, l'audition de la *Messe de Requiem*, de Verdi, a été très brillante. Il y avait longtemps qu'une salle de Paris n'avait réuni un public aussi aristocratique. L'élément artistique ne manquait pas non plus.

Très vifs applaudissements à l'entrée des quatres artistes italiens; lorsque Verdi est arrivé à son pupitre, tout le monde s'est levé et le maître a été acclamé.

Nous ne parlons pas de l'exécution qui a été parfaite en tous points, l'on a fait bisser l'*Agnus Dei*.

Le succès grandissait après chaque morceau et la princesse de Metternich se faisait remarquer par ses élans d'enthousiasme.

A la fin, rappel des artistes et de Verdi qui a dû revenir deux fois à l'avant-scène.

Petit détail: la recette s'est élevée à 14,365 fr. 50.

—Après les Birmans, M. le maréchal de MacMahon a reçu la mission japonaise. Cette mission spéciale est venue en France pour s'occuper d'intérêts commerciaux, et M. le conseil de France à Nangasaki en faisait partie.

L'entrevue a duré quelques minutes: on a causé de français, et à deux heures dans la cache de grande cérémonie qui les avait amenés à l'Elysée.

Les envoyés japonais portaient un costume à mi-chemin européen.

Pantalons gris-perle, bicorne brodé d'or, habit chamarré et portant, brodé au dos, le chrysanthème à douze pétales japonais, gants blancs et cravates blanches.

—Un bien bon ôche de l'Hôtel Bagration, rapporté par un familier, dans le train de Versailles.

On fait passer à M. Thiers la carte d'un inconnu, se disant négociant à San-Francisco.

—Un Français établi à l'étranger t'écrit le petit homme, ce doit être une députation. *Qu'en dise à Barthélemy de m'apporter toutes mes décorations!*

—J'ouvre un dictionnaire de la vie pratique pour y chercher un moyen de soulagement à la chaleur de ces jours-ci, et en faire profiter nos lecteurs.

Je ne trouve pas mon remède—bien entendu—mais je résolte cette perle de rédaction:

"La chaleur, même très intense, donne "rarement lieu à des désordres graves. "Cependant, elle favorise les congestions "cérébrales, les méningites, les aliénations "d'aliénation mentale."

Pourquoi rien, comme vous voyez.

—Depuis la fameuse séance on a trouvé un nouveau nom à l'ex-dictateur: — *Le fils de madame Angot.*

—Mlle D.... se rendait à Londres où elle a donné une série de représentations.

Sur le pont du steamer, un Anglais flâtait sur elle des regards si ardents que l'actrice finit par perdre patience.

—Pourquoi me regardez-vous avec tant de persistance? lui demanda-t-elle.

—Madame, répondit le gentleman avec une exquise politesse, il faut, pour éviter le mal de mer, fixer les yeux sur un seul point et ne jamais s'en écarter.... C'est vous que j'ai choisie.

—Il est minuit; deux ivrognes cherchent laborieusement à regagner leur domicile:

—Je demeure loin, dit l'un, je suis pauvre, moi.

—Peuh! réplique l'autre, riche! A quoi qu'ça sert? Moi, quand j'avais mi-poussier; est-ce que j'pourrais être plus pochard que je n'suis?

—Autre appréciation des amenités de la vie de balconnier:

—Bah, disait quelqu'un, si Gambetta ne réussit pas en politique, il lui reste toujours la ressource de faire du petit jour: nettoyer.

—Vraiment!

—Il ferait joliment bien les Eobos.... des halles.

—Une charmante blonde disait à une non moins charmante brune:

—Oh, ma chère! vous avez un cheveu blanc!

—Arrachez le moi vite!

—Si je vous l'arrache, dix autres viendront à son enterrement!

—Arrachez-le! arrachez-le! s'écrie la pauvre brune. Peu m'importe combien viendront à son enterrement, pourvu qu'ils viennent tous en noir!

—A la bavette de Versailles:

A le santé de cette scène où il avait joué et parlé avec leur l'entrain de son ancienne jeunesse. M. Germain Casse s'écrie:

—E.N.D.R.! je ne sais pas un parlementaire aussi!

—Si! mon Dieu, lui répondit un monsieur de Versailles, on le voit de reste. Vous n'avez pas besoin de le crier si haut!

OPINION ALLEMANDE SUR LA SITUATION EN FRANCE. La *Nouvelle Allemagne*, administration politique d'une Restauration napoléonienne, s'exprimant ainsi:

Si l'éventualité du retour d'un troisième empereur, le quatrième de la dynastie, ne rencontre point d'obstacles, il est probable que nous verrons se réaliser cette prédiction d'un général d'armée. Bien que nous n'ayons rien à redouter de résultat final d'une guerre avec la France, l'Allemagne a un sincère désir de la paix, et cette conviction qu'elle a en inspirer des autres puissances n'est pas la moindre de ses forces.

L'Allemagne se préoccupe des progrès du socialisme, danger contre lequel toutes les sociétés doivent se défendre. Qu'attendre d'une pseudo-démocratie, basée sur une pseudo-démocratie? Bonne peut être pour régrimer momentanément le socialisme en France, elle n'hésiterait pas à en encourager le développement chez nous, ennemis. Une restauration napoléonienne justifierait pleinement le vote patriotique de Reichstag dans la loi militaire.

Le maintien de la paix est donc mieux garanti avec le gouvernement actuel de la France. Les sympathies ont été d'abord acquises à M. Thiers, qui avait rétabli les relations entre les deux pays; mais le respect a toujours été sincère pour le maréchal, qui a fait son devoir sans récriminations, sans même témoigner l'aigreur qu'il doit remortir à l'égard de ceux qui en 1870, exploitaient avec une coupable légèreté sa réputation militaire. Un soldat enfin, tel que lui, est plus que personne capable d'arrêter toute velléité belliqueuse, parce qu'il connaît la faiblesse de son armée.

La situation du maréchal, si l'Empire revenait, serait non enviable. Tous les reproches lui seraient adressés par les adversaires les plus modérés et les plus honorables du régime. Pourrait-il même compter sur la recommandation du parti bonapartiste? Non. Si le maréchal, à cette heure, est impartial comme son honneur l'y oblige, quel bonapartiste lui pardonnera cependant de l'avoir été? Pour la masse du pays, que deviendrait le "loyal soldat?" Bien que les circonstances ne soient pas les mêmes, et malgré tous les services rendus, l'impopularité du maréchal en France et dans l'histoire n'aurait d'égale que celle du maréchal Marmont, duc de Raguse!

—Le *Journal de Genève* raconte dans sa correspondance parisienne, à propos de l'attitude des princes d'Orléans, l'anecdote suivante, que nous reproduisons en lui enlaisant la responsabilité:

Ce qui frappe dans la conduite des députés de la droite qui ne veulent pas des bonapartistes, c'est leur inertie. Il n'y a pas de plus grande que celle des princes d'Orléans qui, pareils à l'oiseau fasciné par le serpent, voient l'abîme et n'ont pas assez de ressort pour se rejeter en arrière.

La duc d'Aumale surtout est incompréhensible sous ce rapport. Il voit le danger plus que personne: plus qu'à personne il lui appartiendrait de prendre un grand parti, et il y renonce tout bonnement. Seulement, pas de conclusion: impuissance, incapacité de conclure.

—Le *Figaro* donne l'explication suivante de la fermeture administrative d'un café fréquenté par des bonapartistes:

D'après ce qu'on a dit, on pourrait supposer qu'il y avait eu des scènes de violence et de scandale.

Il n'en est rien, et les choses se sont passées beaucoup plus simplement.

Le café en question est bien établi, seulement intitulé *Grand café de la nouvel Opéra*, et situé à l'angle du boulevard Haussmann et de la rue Glack.

Un certain nombre de personnes passant pour appartenir au parti bonapartiste avaient, en effet, l'habitude de s'y réunir. C'est pourquoi, vendredi, à la sortie des écoles de la gare Saint-Lazare, le commissaire de police de la rue Neuve-des-Mathurins, M. Lefebvre-d'Hellencourt, est venu à dix heures du soir demander la fermeture du café, pour, quelques jours seulement, afin d'éviter toute complications possibles.

Les salles ont été évacuées avec la plus grande tranquillité.

LE MARIAGE CIVIL EN ALLEMAGNE.—On lit dans la *Patrie*:

Mentionnons ici, en nous réservant d'y revenir quand nous aurons recueilli des renseignements plus complets sur la question, l'échec que vient de subir le parlement allemand devant le conseil fédéral de l'empire. Le projet de loi sur le mariage civil, voté par ce parlement sur les instances de M. de Bismarck, n'a pas été sanctionné par le conseil fédéral, qui au contraire a invité purement et simplement le chancelier à préparer un *autre projet* sur la matière.

L'ANNIVERSAIRE DE GAMBETTA.—Voici un extrait de lettres publiées par la *République Française*:

M. Henri de Sainte-Croix, qui, sur ses cartes, s'intitule comte, est fils de M. Edmond de Sainte-Croix, receveur-général à Laval, ancien préfet de l'Eure en 1851, trésorier-général en 1855 (environs). Sa mère est Léonie Hovigo, veuve de M. X... (aide de camp de Charles X), dont elle a eu un fils, ancien capitaine des cuirassiers de la garde, receveur des finances à Rouen.

Il est neveu de M. de Boubeyran; de M. de Mallarat, ex-ambassadeur; de M. de Thoisy, anciens ministre de l'intérieur en 1851. Né en 1840, il a été engagé par son père comme mousse à l'âge de douze à treize ans, retiré en 1857 et envoyé à la colonie de Mettray comme pensionnaire de la Société paternelle; puis engagé volontaire au 3e zouaves en novembre 1857. Il a fait la campagne d'Italie dans ce régiment, a été promu caporal et sergent à la fin de la campagne, en 1859.

Il passa en 1861 au 15e de ligne, où il fut cassé de son grade de sergent pour insoumise ordinaire et renvoyé dans son bataillon de simple fusilier, pour manquant à Rodez, qui le nomme tirailleur de 1ère classe au bout de cinq mois.

En 1864, sur la demande de sa famille, il fut autorisé, par le tribunal civil de la Seine, (Me Gignoux, avoué, rue de Rivoli, n. 102, a fait le mémoire.) Il entre comme secrétaire au bureau arabe de Mostaganem, puis, à cause d'anti-Mahon d'où il se fit renvoyer pour son incondulte (ivrognerie). Le colonel de Monfort le casse de 1ère classe et le remit de 2ème classe (1865.)

Exonéré en 1866, il rentra dans la vie civile, et se rendit à Laval, auprès de son père.

Après la paix, il revint à Paris, où il continua à vivre de la pension que lui faisait son père, et se livra avec fureur à la propagande bonapartiste.

(Extrait de lettres publiées par la *République française*.)

LA CIRCULATION DES JOURNAUX A LONDRES.—Voici quelle est, d'après les derniers relevés statistiques, la circulation moyenne des journaux quotidiens de Londres:

"*Daily-Telegraph*, 170,000; *Standard*, y compris l'édition du soir, 140,000; *Daily-News*, 90,000. Ces trois journaux ne coûtent, comme on le sait, qu'un penny (0fr. 10) par exemplaires. Les très hautes journaux du matin, coûtant 3 pence (0 fr. 30 le numéro) et ne se vendant pas dans les rues, le *Times*, le *Morning Advertiser* et le *Morning-Post*, tirent, le premier, à 70,000; le deuxième à 6,000; le troisième, à 3,000. Viennent ensuite les trois journaux du soir: l'*Echo*, 1 penny et demi, 80,000; la *Pall-Mall Gazette*, 2 pence, 15,000; le *Globe*, 1 penny, 7,000 exemplaires. Le nombre total des numéros débités s'élève donc journellement à 589,000.

M. de la Guesnerie a adressé la lettre suivante à l'*Union de l'Ouest*:

"Monsieur le rédacteur,

"Je vous prie de vouloir bien insérer dans votre plus prochain numéro la déclaration suivante.

"Je lis dans l'*Opinion* du 4 juin 1874, les paroles suivantes prononcées par M. Ledru-Rollin:

"Les barricades qui s'étendaient dans "le faubourg Saint-Germain étaient commandées par un ancien chouan de 1832.

"Son nom était Charbonnier de la "Guesnerie."

"Je donne à l'assertion de M. Ledru-Rollin, relative à l'attitude de mon père, un ton le démenti le plus formel.

"Agréez, monsieur le rédacteur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

"CHARBONNIER DE LA GUESNERIE.

"Angers, le 5 juin 1874."

—Se figure-t-on les suppléer sans nous, qui complète à être plongés vivants dans un bain de plomb fondu, comme Rachel dans *la Juive*?

Ce supplice, un pauvre ouvrier du nom d'Alexandre Galerne l'a peu près éprouvé avant-hier, à Paris, dans un atelier de galvanisation, passage Hazel, N° 9.

Il a glissé si malheureusement, paraît-il, dans ses chaudières à fleur de terre, que se sont tombés dans le bain de peroxyde en fusion. Un sifflement, un flot, un mouvement de vapeur.... Et il ne restait bientôt de lui que la jambe du malheureux.

On l'a transporté à l'hôpital Saint-Antoine dans un état désespéré.

—La mode de la fin de cette déplorable journée, nous l'avons quelquefois dans la tribune des gentes dames.

Tout cela me rappelle ce dicté avec trisonnerie un ancien représentant.

—Et après et, lui répondit quelqu'un, c'est qu'il arrive.

UN FÉTICHE DE VICTOR HUGO.

Nous parlions récemment de ce chanteur Delpat et de son étonnant pseudonyme de Vicomte de l'Isle Hugo. Nous ignorions alors le sentiment de cette bizarrerie, qui permettra à nos lecteurs de juger de la perfection de l'imitation.

Remarquons que Delpat fut l'inventeur de ces antonyms [illegible] depuis nous commencons.

LA REVANCHE DU MARQUIS FRIEDRICH

Londres, minuit

Le pensant dit: "J'ai soif!" Qui répond: tuez les

Le mer cable, spécialité en marque. Le [illegible]

Pilé du vieux Rabelais, [illegible]

A nous l'ouir. Le gai, [illegible]

Bellah, fils de Pseuf, qui fut fils de Blabb,

A quelque d'où Kinbabou. Mahomet [illegible]

Ne Jupe, bonnet sous [illegible]

Lutteur qui [illegible]

Lutteur qui [illegible]

Qui vient, [illegible]

C'est le marquis de Pontmarie.

Son cheval [illegible]

Et Maquerie. Il est [illegible]

Mauvaise [illegible]

"Il a donné [illegible]

Il a mort [illegible]

Mais mort. Il revient [illegible]

Il se sent quelqu'un à l'oeuvre de sa [illegible]

Ce jaune n'a pas fait du jour, le grand voyant.

—Un joli quolibet sur les gens qui envoient "en faire pendre ailleurs" les domestiques dont ils ont à se plaindre.

Un homme ayant été mordu par une puce, la prit entre son pouce et son index, et comme il était occupé à philosopher, il en mit à réfléchir sur la condition qu'il devait tenir vis-à-vis d'elle.

"De qu'est comme la vie, en définitif, se voyant dévoré même réduit dans une puce que dans un homme; si tuer l'un c'est un crime, écraser l'autre doit être au moins un péché. D'ailleurs, cette petite bête a mes joies, mes affections de pauvre comme nous avons les nôtres et parce que, poussée par la faim, elle m'a légèrement piqué, la ravir à tout cela serait un châtiment bien officiel. Qu'un autre endosse ce rôle de justicier s'il a du sang pour lui, mon ongle ne se rougira pas du sang de cet insecte.

Là-dessus, il dépose la puce sur le dos d'un petit chien qui passait, le petit chien avait un maître et plutôt une maîtresse. La puce, dont les goûts étaient variés, l'indignait du gîte offert qu'on lui avait donné. Elle n'est pas plus tôt va à sa portée un bas bien blanc que d'un bond elle s'y jette.

Au milieu de la nuit, une vive démangeaison réveilla la dame; elle entendit son mari qui repoussait cette nouvelle ver... [illegible] pas le sien; elle oublia la puce pour écouter ce rêveur malade, elle en apprit beaucoup trop pour son repos et pour le sien. Naturellement un rivale était un meilleur ami; dès le matin, elle allait trouver le mari de celle-ci, le mettait au fait de ce qui s'était passé et lui laissait tomber le mot de vengeance!

Ce moyenant, qui était un brutal, lui jura qu'elle ne se faisait pas attendre; mais, le quittant immédiatement, il l'en alla provoquer celui qui l'avait déshonoré et le tua en combat singulier; mais de remorsé [illegible] se rapporte le cadavre sanglant, le Mondaïrie se jeta par la fenêtre.

L'autre, l'amie coupable, ne pouvant plus supporter la vie du meurtrier de son amant, s'en débarrassa par le poison: son crime fut découvert, elle l'expia sur l'échafaud, et le petit chien mourut de chagrin d'avoir perdu ses maîtres.

—Ainsi, ajoutait le bonhomme pour déduire la moralité de son histoire, ceux pensonnes, dont, un chien, périrent d'une mort misérable parce qu'un insecte s'était targué de grandeur d'âme vis-à-vis d'une puce.

MOYEN DE RECONNAITRE SI UN NOYÉ EST MORT.—Au moment où commencent les bains froids et où comme chaque année, ils vont faire grâce à l'imprudence des baigneurs, de nombreuses victimes, nous croyons utile de reproduire ce fragment d'une note que vient de lire, à l'Académie de médecine, M. le docteur de Labordette, et dans laquelle il combat un préjugé trop répandu: celui qui consiste à admettre la rigidité des membres comme un signe certain de la mort. On va voir en effet d'après les expériences de M. de Labordette, que rien n'est moins concluant que la contraction musculaire:

Dans le mémoire que j'ai présenté à l'académie des sciences sur le traitement de l'asphyxie, j'ai établie par de nombreuses expériences que la contracture des muscles ne était un signe de vie. La durée de cette contracture est assez difficile à fixer, néanmoins on peut affirmer jusqu'à plus ample certitude qu'elle ne peut persister longtemps; je dis que l'on peut dire certainement, c'est qu'elle cesse au moment où jusqu'au moment où elle reparaît et est alors due à la rigidité cadavérique.

C'est dans la mémoire que j'y a entre ces deux roideurs différences que je crois avoir trouvé la solution d'un problème qui préoccupe depuis si longtemps, je veux parler de la certitude de la mort de la preuve à en donner d'une façon, je dirai presque tirée par tous.

Le spasme laryngien, après avoir occupé de la contracture des mâchoires, aide au rappel à la vie.

La contracture cesse en l'appliquant. Toutes les fois que j'ai eu l'occasion, j'ai pu constater que, jusqu'au retour à la vie, le resserrement des mâchoires se fait si en retirant l'intrémit, tendis que si on le maintenait intrémit, la force élastique due au spasme, ainsi que l'a signalé M. Volain, se trouve neutralisée, et les obstacles à l'introduction de l'air étant ainsi vaincus, le sujet fait par respirer et vivre.

Si, au contraire, vous introduisez le spasulum laryngien dans la bouche d'un cadavre, il se passe un fait très remarquable; c'est qu'alors foin introduite profondément, l'instrument n'est plus mordu, vous pouvez le retirer et la bouche reste ouverte. L'absence de l'élasticité musculaire est la mort. Cette non rétraction des mâchoires coïncide avec celle des membres. Voici donc deux moyens certains qui peuvent être simultanément mis en usage: plier un mouchoir et introduire le spéculum dans la bouche.

Le dernier moyen a le double avantage de prouver la mort si la bouche reste ouverte et, si elle se ferme, de permettre de rappeler le sujet à la vie.

Le moyen peut introduire le spasulum laryngien, ne, par conséquent s'adresse qu'à la réalité de la mort.

Il est sûr que, si l'expérience est faite sur un sujet décédé depuis douze heures, on l'on trouvera entièrement la rigidité cadavérique, jamais l'expérience ne manquera.

Avis donc aux personnes qui peuvent se trouver dans le cas de donner des soins à un asphyxié ou à un noyé et qui, souvent découragées par la rigidité des membres, abandonnent à la mort un corps encore plein de vie.

93 PLACES DE CURÉ AU CONCOURS.—On trouvera, dans le *Temps* d'hier une annonce fort singulière: cette écure à la quarrième page entre les remèdes mystérieux, les fonds de commerce, à vendre et les confitures à prix réduits: pourtant, il ne s'agit de rien moins que du 1er *concours de 93 places de curé* vacantes dans la partie catholique du canton de Berne. Le concours ouvert dès dit cantons avait pourvoir ainsi aux cures dont 11 à dépossédé et chassé les titulaires, dans un terrer persécutrice contre le catholicisme et les pasteurs fidèles à l'unité romaine.

On sera curieux, sans doute, de connaître les conditions relatives à la nomination de ces cures.

1° L'élection a lieu par l'Assemblée paroissiale pour une période de six années, durant lesquelles le titulaire ne peut être évincé de la charge qu'il occupe qu'en vertu d'une sentence judiciaire. Si, à l'expiration des six années, la paroisse ne le réélit pas la mise au concours de la place, le titulaire est de nouveau élu pour une nouvelle période de six ans.

2° Le traitement en espèces varierait selon les difficultés que présente la place à desservir, le chiffre de la population, etc., entre 2,000 et 3,000fr.

Dans ce chiffre n'est pas compris le logement gratuit et le bois d'allumage suffisant.

Après trente ans de service, et déjà auparavant, si les circonstances l'exigent, l'ecclésiastique peut être mis à la retraite avec une pension qui est de la moitié du traitement qu'il touchait pendant qu'il était en fonctions.

3° L'ecclésiastique doit qui tenu de prêter le serment constitutionnel.

—Un joli mot du *Gaulois*.

—Ne trouvez-vous pas que la séance de mardi a été bien ennuyante? a dit M. le comte de R.... à M. de Chaudordy, à M. E. de G...., l'éminent publicistes; à un moment on se serait cru en pleine Convention.

—Avec cette différence, a répondu M. E. de G...., qu'en 93 les députés jouaient chaque jour leur tête et la perdaient, tandis qu'aujourd'hui la plupart l'ont simplement perdue sans la jouer.

—Un de nos amis, dit le *Figaro*, dînait l'autre jour au restaurant situé *Ac*, se rendre au théâtre, pour une première représentation.

Il mâchait tant à sans qu'il faisait bien chaud pour aller s'enfermer dans une salle de spectacle.

D'autre part, ne voulant pas qu'on sonnât fait pénible, il chercha à qui le donner, quand son regard le trouvant sur un magnifique nutrier d'hôtel, habillé de noir et crânté de blanc.

—Voilà mon affaire, pensa-t-il!

Et il remit le billet à l'homme bien mis qui le remercia avec émotion et disparut rapidement.

Vers la fin de la soirée notre ami se revisa et vint faire un tour au théâtre. Son premier coup d'œil fut naturellement pour celui qui occupait sa place.

Horreur! il avait une large gravure rouge, un gilet jaune et un pantalon à carreaux.

Le nutrier d'hôtel était allé *chahuter!!!*

Deux femmes qui se rencontrent sur le Pont-Neuf, en allant à Cythère, se saluent mutuellement.

Une cocotte qui se promène dans les Champs-Elysées, rencontre un colonel de passage, qui, en passant, lui dit: "Bonjour, ma vieille!" Elle répond: "Bonjour, mon vieux!"

Voyant avec plaisir que son grade produisait un aussi bon effet, le colonel [illegible]

[illegible]

[illegible]

[